

Sauvegarde de l'environnement

«Il faut à tout prix préserver les grands arbres»

Infatigable défenseur du patrimoine arboré, l'ingénieur forestier Ernst Zürcher donne ce soir une conférence au Bâtiment d'art contemporain.

Irène Languin

Impensable pour Ernst Zürcher de se faire tirer le portrait sans un peu de verdure. Cueilli hier soir entre deux trains, il a choisi un cadre fleuri à la photo. Aujourd'hui à 18 h, ce grand ami des arbres, ingénieur forestier, professeur et chercheur en science du bois donnera une conférence au Bâtiment d'art contemporain (BAC); plaidant pour la sauvegarde du patrimoine arboré, il y explorera ses mystères et tentera «de mieux comprendre notre relation avec notre environnement». Organisée dans le cadre de l'exposition que la galerie Olivier Varenne consacre aux artistes Christo et Richard Mosse (*lire encadré*), la discussion sera modérée par la journaliste Malka Gouzer.

Fraîchement septuagénaire, Ernst Zürcher œuvre depuis toujours à défendre les forêts et leurs habitants. D'abord dans le milieu scientifique, durant une carrière vouée à la recherche et à l'enseignement au sein des Écoles polytechniques fédérales de Lausanne et Zurich ainsi qu'à la Haute École spécialisée bernoise.

Paru en 2016, son livre «Les arbres, entre visible et invisible» le révèle au grand public. Depuis, médias et manifestations vouées à l'environnement s'attachent ce jeune retraité, infatigable ambassadeur du végétal à la personnalité aussi pondérée que bienveillante, dont l'esprit savant s'ouvre depuis longtemps aux approches spiritualistes. Il s'avoue émerveillé par «la force, la résilience et l'insolence des arbres par rapport à la loi de la pesanteur».

Enveloppe vivante

Sa passion sylvestre, il la doit à une enfance passée dans un petit village de la région du Jorat. «Les forêts et les ruisseaux furent nos premiers lieux de jeu, explique-t-il. La campagne était très belle, riche en haies et en oiseaux, d'une diversité in-



Ernst Zürcher est convaincu que la santé de l'humanité est indissociable de celle des forêts. PIERRE ALBOUY

Deux artistes et les arbres

● On dirait de la peinture contemporaine abstraite, aux fabuleuses teintes fluorescentes. Mais c'est un cri d'alarme que lance Richard Mosse avec «Broken Spectre»: dans ces images prises à l'aide d'une caméra infrarouge très sophistiquée placée sur un drone, le photographe irlandais de 43 ans capte l'urgence de l'effondrement imminent de la forêt amazonienne. Arbres qui se meurent, brûlés ou submergés, dévoration de centaines d'hectares par l'agriculture intensive ou érection de barrages, son travail

permet de saisir l'ampleur de l'implacable mutilation imposée par l'homme à ce trésor végétal.

Présenté par le galeriste Olivier Varenne, ce projet joute des travaux plus anciens réalisés par l'artiste français Christo (1935-2020), spécialiste de l'emballage. On y découvre notamment les dessins préparatoires en vue des «Wrapped trees», 178 feuillus emballés en 1998 autour de la Fondation Beyeler, à Riehen. **ILA**

Jusqu'au 8 juillet, 37-39, rue des Bains, ma-ve 14 h-18 h, sa 12 h-17 h

croyable.» Témoin de la disparition de l'ancien monde, avec les derniers paysans travaillant au cheval, et de l'arrivée d'une nouvelle ère d'agriculture mécanisée et intensive, il eut dès l'adolescence «l'impression que ça allait se gâter». L'avenir confirmera ce sentiment: «Nous vivons aujourd'hui, avec l'effondrement de la biodiversité, quelque chose de très grave.»

Convaincu du fait que la santé de l'humanité est indissociable de celle des forêts, Ernst Zürcher a fait de la défense des feuillus et des résineux son combat. «La forêt fonctionne comme une enveloppe vivante de protection de la Terre contre le rayonnement solaire, souligne-t-il. Elle stocke l'eau et favorise les pluies, séquestre le carbone et rend les

sols fertiles. Ce qu'on inflige actuellement aux forêts primaires, comme en Amazonie, s'avère donc catastrophique.» Pour le spécialiste, cultiver de manière durable et apprendre à faire avec beaucoup moins d'énergie seront les seuls moyens d'éviter le désastre.

Car remplacer ces magnifiques espaces, essentiels pour le climat mondial, par des pâturages et de la monoculture - de palmiers à huile, par exemple - transforme ces terres en «pénitenciers», d'où fuient les animaux et où des arbres alignés en rangées artificielles «ne s'aiment pas». L'expert en est convaincu: la forêt ne peut se concevoir que comme un tout solidaire, dont les divers résidents vivent en partenariat: «Elle est régie par le

principe de la coévolution, entre végétal et animal. Cette règle consiste à donner et à recevoir, en mettant en défaut la loi du plus fort: la forêt a besoin des insectes, des oiseaux, des poissons, comme eux ont besoin d'elle. Et nous aussi, les humains, faisons partie de ce tout.»

L'intelligence des jambes

Il est ainsi de notre devoir de nous interroger sur ce que nous pouvons apporter à cet écosystème qui nous accorde tant, gratuitement, depuis des millénaires. Outre le protéger par tous les moyens, pourquoi ne pas s'y rendre pour y faire de la lecture, de la poésie ou de la musique? «Je suis certain que si on apposait des électrodes sur les arbres durant ces sessions artistiques, on y verrait un bénéfice», argue celui qui prône une rencontre sensible et émotionnelle avec le végétal et vante les effets thérapeutiques des bains de forêt.

Dans «Le pouls de la Terre», son dernier ouvrage, paru aux Éditions La Salamandre, le scientifique invite à renouer avec la marche, qui permet de ressentir différemment la nature et ses rythmes, «réactive l'intelligence des jambes» et «organise la pensée».

Ernst Zürcher rappelle enfin aux êtres urbains que nous sommes qu'il faut conserver une place importante aux arbres en ville. Surtout aux spécimens les plus anciens: «C'est un appel que je fais aux responsables politiques: il faut maintenir les grands arbres. Haubanez-les s'ils menacent de chuter, entourez-les d'un périmètre de sécurité s'ils représentent un danger. L'effet climatisant d'un arbre dépend de son nombre de feuilles: abattez les plus vieux pour les remplacer par des jeunes est une aberration, sauf en cas d'extrême nécessité.»

Conversation avec Ernst Zürcher à l'auditorium du Bâtiment d'art contemporain, 28, rue des Bains, mardi 6 juin à 18 h

Michel Polnareff en concert, comme un air de «goodbye» définitif

Critique

«L'Amiral», 78 ans, a livré, dimanche à l'Arena, ce qu'il faut de sensations, la voix encore leste, un «band» très rock pour l'épauler.

On a lu les chroniques niçoises, les retours des médias français sur la première escale, le 24 mai dernier, de cette tournée prévue pour une trentaine de dates estivales. Polnareff revient après sept ans d'absence, un album de reprises piano voix en guise de promesse. Une légère déception en concert. Est-il trop mou sur scène, trop approximatif dans ses paroles? Et puis, des solos, il n'y en a pas tant.

Mais voyons plutôt ce qui se tramait dimanche 4 juin à l'Arena de Genève. Cette fois, en tout cas,



Le chanteur français à l'Arena dimanche. LAURENT GUIRAUD

le set est rodé. Épaulé par cinq musiciens anglo-saxons, sorte de boys band évoquant Coldplay - cheveux courts et barbes de métrosexuel, tout l'inverse de «L'Amiral» - le concert fonce à toute allure, déclinant tout le bastringue, du rock grandiloquent à la ballade a cappella.

La scène a été placée au centre de la salle, le public sur les gradins autour. Michel est au centre, assis au piano sur un plateau tournant. Le chanteur fait «Love me, Please Love me», «Tam Tam», «Je t'aime», «L'amour avec toi», «La mouche», «Tout, tout pour ma chérie», «Le bal des Laze»... «Lettre à France», les aigus fonctionnent encore. «La poupée qui fait non», le style y est toujours. Funk balloche, emphase mélodique, passage solo, quelques dé-

licatesses. Bon pour les Zéniths, les festivals nostalgiques, YouTube et ma chambre à coucher.

Outre qu'il chante toujours juste, et quand bien même les années de virtuosité sont très loin - en témoigne ce grand piano à peine effleuré - Michel Polnareff garde ce qu'il faut de charisme pour titiller ses ouailles. «Je veux faire l'amour! Avec vous tous! Ça prendra du temps...» Rien de scandaleux.

Cette musique, kitsch, flamboyante, matière pop comme nulle autre pareille ni en France ni en Amérique (les versions originales, du moins), ressemble, vous ne trouvez pas, aux projections sur l'écran circulaire au-dessus de la scène. Voilà une image panoramique de cosmos étoilé, grands espaces, grandes perspectives.

Dans l'éther, des touches de piano flottent sans but, se percutent, s'embrassent et font le petit train. La foule crie. «Michel! Michel!» La foule fait les chœurs. Polnareff fait de l'humour. «Comment je peux tout seul chanter plus fort que vous? Ah! Je me sens puissant!»

Une heure et quart. Michel Polnareff, 78 ans, s'en va en coulisse, ses mains dans les mains des agents de sécurité, comme à l'aveugle. Alors les paroles prennent un autre sens, qui disaient «lorsque sonnera l'heure de ma mort». Cinq minutes encore avec Michel. Cinq minutes de prises sur les adieux, lorsqu'il revient au piano, tourne une dernière fois ses lunettes blanches vers l'assemblée et entonne un ultime «Goodbye Marylou». *Goodbye*. **Fabrice Gottraux**